

J. HASSOUN

A. KHATIBI

Correspondance

Paris, le 25 avril 1994

Cher Ken Brown,

Vous m'avez demandé de choisir

dans *le Même livre* quelques pages qui rendraient compte de la rencontre épistolaire entre Abdelkébir Khatibi et moi-même. Dire qu'il s'agit d'une rencontre entre un Arabe marocain musulman et un juif né en Egypte et vivant en France ne suffit pas. Il s'agit aussi du déroulement d'une écriture telle qu'elle a pu se développer entre un écrivain, poète et sociologue d'une part, et un psychanalyste-essayiste — qui s'est fait l'historien de son groupe d'origine désormais éteint —, d'autre part. Il s'agit enfin d'un échange entre deux « êtres parlants » qui sont confrontés quotidiennement jusqu'aux « derniers replis de leur sang » comme le dirait Lorca, à la multiplicité des langues.

Je n'avais pas relu ces pages depuis leur parution. Il me faut faire un aveu : je craignais d'y retrouver une violence que je n'aurais pu assumer aujourd'hui. Je me dois de dire, alors que la paix entre Israéliens et Palestiniens paraît désormais inéluctable, que ces lignes gardent toute leur actualité. Bien plus, ce qui paraît désormais remarquable est que le dialogue qui se poursuit entre Arabes et Juifs se déroule sur une toile de fond terrifiante. En Europe, la slavophilie tente d'éliminer le dernier

foyer « andalou », je veux parler de la Bosnie. Au Maghreb, en Algérie, pays en qui ma génération avait placé tant d'espoirs, des ignorants qui confondent système pileux et charia sèment la terreur, en Israël (et dans la Diaspora) des pseudo-messianistes hurlent, invectivent, assassinent au nom d'une divinité qu'ils identifient à Moloch.

Le temps des assassins est revenu. Ce ne sont pas les vertueuses indignations qui nous permettront de nous extraire de cette horreur. Une amie israélienne, membre d'un kibboutz Mapam, me disait qu'il fallait que les Israéliens entendent que les Palestiniens nomment l'indépendance d'Israël la « Shoa », qu'il fallait que les Palestiniens entendent que pour les Israéliens, l'instauration de leur Etat relève d'une libération. C'est à la nécessité de tenir compte de ces deux termes que nous sommes confrontés aujourd'hui. C'est à entendre aussi la folie ethncitaire, communautaire, religieuse qui embrase de vastes secteurs du monde juif et arabe, que nous sommes convoqués. Nous dérober à cette écoute et à la nécessité impérative de nous engager nous disqualifierait définitivement. Voilà pourquoi, cher Ken Brown, je tenais à ajouter une lettre de plus que je t'adresse, que j'adresse à tes lecteurs en précisant bien que tout dialogue judéo-arabe ou palestino-israélien suppose que chacun soit, d'abord et avant tout, intransigeant vis-à-vis de tous ceux qui dans sa nation, dans son groupe, rêvent d'un incendie universel au nom de Dieu, de la Race ou de la Nation.

Jacques Hassoun

Paris, ce 14 juillet 1984

Mon cher Abdelkébir,

(...) Au fond, qu'est-ce que le conflit judéo-arabe ? Le formuler en ces termes n'est-ce pas céder à la langue importée ? Pour ceux qui ont été élevés dans une culture arabe (langue, usages, manières de table et de lit), dire « conflit judéo-arabe » postulerait une déchirure existentielle, une schize plus qu'un clivage dont nous ne pourrions nous remettre qu'au prix d'un travail d'écriture et de théorisation d'une situation qui aurait toutes les apparences

de l'inextricable. Ce ne sera plus le *iqra* (lis) mais le *aktab* (écris) qui viendrait indexer notre existence. D'où les dérivations vers la chronique ou la relation d'une nostalgie qui nous a tous envahis ces dernières années. Ceci, peut-être, rendrait compte de ce qui de la trace nous égratigne, nous relance, comme une vieille blessure qui, aux changements de saisons, vient rappeler à celui qui en est l'objet, que cela palpite encore. Lovecraft en a donné une image répugnante, Juda Halévi une poétique héroïque. Je crois que ce que j'ai écrit depuis 1975-1977 tourne autour de cette blessure de la langue qui aurait comme entamé l'ultime bordure que représente la lettre. Blessure de la langue, c'est-à-dire blessure du symbolique qui brouille les cartes au point qu'à chaque donne, se rencontre une image qui ne renvoie qu'à elle-même, qui insiste, apparaît, disparaît et précipite le joueur sur le tapis. Je prétends que cet échange que nous avons institué permet de désigner la blessure à l'endroit où elle semble agir. Aussi, du conflit judéo-arabe, je dirais qu'il est un conflit étatique déplacé. Conflit qui a animé peut-être de vieilles rancœurs, de vieilles incompréhensions... A cet endroit, je souhaite te demander : « Et toi, te sens-tu atteint par le départ de ces juifs marocains avec lesquels tu as cohabité ? Cette part, distraite du peuple marocain, comment t'a-t-elle touché ? » C'est là-dessus que je souhaiterais que tu puisses me répondre un jour. Mais revenons à l'une de tes questions : celle concernant le rapport de la mère juive au Livre. Cette figure de la mère est omniprésente dans le judaïsme. Mais sur un mode très particulier : plus le judaïsme se détachait de l'environnement, plus il subissait des contraintes économiques et sociales, plus la femme était cloîtrée et confinée aux quatre coudées de sa maison. Dans les périodes fastes (époque fatimide en Egypte et jusqu'au début de l'ère mamelouk, communautés kurdes ou yéménites vivant dans les vallées reculées), elles sont enseignantes, prédicatrices et peuvent même, comme au Caire au XI^e siècle, avoir leur « Kénisseth el moualamath » (Synagogue des Enseignantes). Il y eut donc un temps où leur liberté était concevable. Possibilité qui disparaît quand on force les juifs à se retrancher. Aussi figurent-elles dans leur corps le destin de leur clan. A ce titre, elles sont plus près du réel. Gardiennes de la sainteté du foyer, elles sont responsables

de la cuisson du pain et du prélèvement de la *hala*, cette part de la pâte qui, brûlée, fait figure de sacrifice ; elles sont responsables de la pureté et de l'impureté en leurs jours de flux, elles sont responsables de l'allumage de la veilleuse d'huile qui marque la frontière entre les jours fastes et les jours de labeur et de vanité. A ce titre, elles assurent la limite. La représentent. Elles seraient celles qui font le vide autour d'un lieu qui sera occupé par le Livre par excellence (el-Mousshaf). Mais ma génération a connu les femmes européanisées. Celles qui furent institutrices au Caire, aux écoles Saint-Joseph-de-l'Apparition (!) ou à celles de la communauté israéliite « Moïse de Cattaoui Pacha ». Elles toléraient, à l'instar de beaucoup de femmes de leur génération, la présence massive du Livre hébraïque à la condition qu'il n'interdise pas à leurs enfants d'entrer dans ce qu'elles considéraient être la seule culture digne de ce nom, la française. Et si elles n'étaient pas sans bien connaître la langue arabe, elles ignoraient généralement tout de l'hébraïque (hors la bénédiction sur la veilleuse du vendredi soir). Ceci, qui peut sembler anecdotique, rend compte que du "trois" il y en a toujours, mais à la condition qu'il n'entre jamais (pour le Sémite) dans le discours manifeste. Aussi je considère ta remarque sur l'opposition entre passion sémitique et amour christique tout à fait pertinente. L'amour discourt. La passion hurle. Le Sémite, le juif veut ignorer l'amour et les élans du cœur. Souviens-toi de cette anecdote, qui décidément insiste, du rabbin alexandrin Mordékhay 'Anzarouth, qui nous exhortait à ne pas dire que nous aimions la divinité dans notre cœur, mais à la vénérer, par nos actes, même les plus futiles de notre vie, car à parler du cœur, *qalb*, l'humain n'exprime jamais que son comportement immonde de chien, *kalb*. Ce rabbin vitupérait d'ailleurs l'Occident et ses leurres en rappelant la phrase prophétique : « Du Nord viendra le mal... » (...) Pour l'instant, je te dirais que la mère juive, éternellement en deuil de sa mère et de ses filles est cette femme qui clame (trop ?) sa passion pour son père et ses fils et le respect qu'elle dit avoir pour son mari. Comment est-elle femme ? Comment introduit-elle la féminité dans le discours monothéiste ? Par son abstraction même... L'été approche... Depuis le 6 juillet, je suis grand-père d'une petite

filles prénommées Hélène Rosa. Cela me ravit. Je t'écrirai
bientôt... (...)

Jacques Hassoun

Tanger, le 24 juillet 1984

C'est donc de cette ville, cher Jacques, que je te félicite pour ta grand-paternité. Je ne sais si jamais je connaîtrai ce sentiment, mais j'imagine qu'on doit se sentir comme un ancêtre, quelque chose entre la sculpture du nom (par trois fois répété) et celle, plus problématique, du corps. En tout cas, je te souhaite ou plutôt j'aurais le désir de te bénir, oui, te bénir (curieux, n'est-ce pas !) mais au nom d'aucun dieu. Et n'est-ce pas aussi, ce que nous voulions, ce que nous désirions ; se moquer encore — sans trop de blasphème — de la fin de tout monothéisme. Mais il doit encore se dévaster dans son élément de violence et d'apocalypse pour que nous ayons vraiment le temps de nous en moquer. Il continuera, après « notre » mort, à mettre au monde ces survivants qui nous tourmentent et dont nous causons ici-même. Je n'aimerais pas attendre pour répondre à tes questions sur mes sentiments après le départ des juifs marocains. D'abord, je me sens d'humeur à le faire, et puis les mouvements de départ, de voyage et d'exode excitent mon imagination. Et il est bien connu que le mouvement d'écrire rappelle le voyage. Il est séparation, nostalgie, va-et-vient des traces et de leur effacement, même en quelque sorte, avec des « pas assis ». Et bien, allons-y ! Lorsque je me rappelle les juifs de mon enfance, là maintenant, ce sont des mots comme *zim* [pain azyne] ou *mahya* [eau de vie de figue] qui me reviennent d'une certaine manière, à la bouche. Et ce pain qui est « croustillant » et sans sel m'a toujours intrigué. Mais c'est plus tard que j'ai pu, grâce à un ami juif (et communiste) connaître, déguster réellement les sucreries, les vins, enfin les douceurs « paradisiaques » de cette cuisine juive marocaine que nous sommes en train de perdre, et qui s'est exilée aussi, vers d'autres bouches, d'autres « ventriloques ». C'était, en général, après la fête de la Mimouna. Je veux raconter, parce que ces petits détails me font remonter le temps de ma « judaïté » qui est, que je le veuille ou non, un tatouage de ma pure enfance. D'habitude

c'étaient nous, les enfants, qui allions attaquer au Mellah. Par exemple, à Essaouira, ville qui était très peuplée alors par les juifs, nous volions des chéchias aux vieux juifs pour pouvoir les revendre. Mais je ne dois pas exagérer en ce sens parce que ça va réveiller de vieux démons. Je ne dois pas généraliser. Je l'ai fait une fois, une seule, et c'était trop facile pour nous — enfants — sans courage aucun, de chiper ainsi une calotte. Que dire ? Plus que cela, nous répétions le geste ailleurs, dans le cimetière juif où nous volions des gris-gris, mais nous faisons de même dans les marabouts musulmans. Je devais avoir cinq, six ans.

A cette époque, ce que je distinguais, c'était aussi la différence phonétique et d'intonation, qui nous faisait rire. Le « a » à la place du « q », par exemple. Cette transformation phonétique existe chez les Fassis musulmans, et mon grand-père était de Fès. Je ne l'ai jamais connu, et autour de moi on parlait un dialectal très guttural, celui de ma région, les Doukkala. Entre les juifs et les Fassis, existait pour moi cette ressemblance linguistique. Et c'est plus tard que j'ai appris qu'elle provenait de la culture des Morisques. Mon schème phonétique était quelque peu perturbé. Peu de choses tout cela ; c'étaient pourtant quelques traces de différence culturelle qui nous intriguaient et alimentaient notre « supériorité » imaginaire sur les juifs. Supériorité ou mépris d'un peuple caste et qui se terre dans sa différence. Mais je pense maintenant que mon enfance était plus complexe dans sa formation affective. J'ai vécu, très jeune, par tout un hasard de circonstances une trame d'éléments culturels : à la fois arabes, musulmans, berbères, français, juifs, avec — dans ma ville — toute une mythologie portugaise. Le marabout de notre ville n'était-il pas un Portugais converti qui avait trahi les siens lors du siège de Mazagan (Mazagao) par les Marocains de l'époque ? Ce marabout est le patron de la ville. Un Portugais canonisé par le peuple, n'est-ce pas là une histoire banale, pas du tout miraculeuse, de ce qu'il fallait au Maroc pour devenir un saint. Et pour le devenir, il fallait être un étranger (à la tribu, au clan, à la nation, et même à la religion d'origine dans ce cas). Je me rappelle, lors de l'Indépendance, après le discours du roi Mohammed V (si aimé des juifs), nous étions, j'étais plutôt satisfait. Avoir, dans le gouvernement national, un ministre

juif, je l'avais plutôt bien reçu. Nous avions, entre nous, jeunes de l'Indépendance, parlé de cette présence, qui était sujet de et à discussion. Mais enfin, je n'entendis aucune colère, aucune indignation. Cela faisait partie de la nouvelle — et toujours si ancienne — table politique. (...)

Alors à ta question, je peux répondre affirmativement : oui, j'ai été touché par le départ des juifs. Je le suis encore, autrement certes, mais comment ? Une société qui ne tolère pas ses minorités est elle-même intolérable. Regarde comme on se tait au Maroc sur la question de la culture berbère : il n'y a même pas de chaire d'enseignement à la faculté. Et pourtant, ce problème — qui est très spécifique, bien sûr —, est énorme. Quant à la question judéo-arabe, je ne veux pas soulever la responsabilité mutuelle impartie soit à la propagande sioniste (qui a tout fait pour faire peur et détourner la minorité juive de son sol naturel vers son sol mythique), soit aux Musulmans eux-mêmes ou à la propagande du nationalisme inter-arabe, mais je vise aussi les limites auxquelles aboutit une société théocratique, qui inclut en elle et toujours, une force de rejet et d'exclusion. Et cela est valable pour le judaïsme. Maintenant, les Musulmans se déchirent entre eux, ils s'excluent les uns les autres, ils s'auto-dévastent dans la figure perdue de l'Un. Cette dépouille du père symbolique, on peut en rire de part et d'autre, on peut en survivre comme dans le cycle égyptien des morts, où chaque caste, chaque secte, rêve de parcourir l'itinéraire de son immortalité. Immortalité, c'est-à-dire la mort des autres, leur effacement. Il faudrait une stratégie qui comprenne mieux ces sensations d'apocalypse, une stratégie capable de relancer le débat vers des réalités et des mythologies plus modernes, celles qui sont maintenant en marche : la mondialisation de techniques manipulées par quelques puissances, la marginalisation du « Tiers-Monde » — appauvrissement dont on ne voit pas la fin —, et la neutralisation du vieux monde de nos rêves, mythes et spectres. Et un tas d'autres questions. Mais, à propos d'Israël, ou plutôt de l'Etat d'Israël, il est évident qu'il est le laboratoire singulier entre la mort des dieux et la suprématie des stratèges. Je te salue.

A. Khatibi